

Les Aveux, nouvelle traduction des *Confessions* de St Augustin

Que dire de la dernière traduction parue des *Confessions*, et surtout du projet passionnant de Frédéric Boyer, écrivain et éditeur puisque c'est lui, déjà, qui a mené à bien le projet de la « Nouvelle traduction de la Bible » (Bayard) ?

Nous dirons d'abord ce qu'il dit lui-même – et c'est effectivement tout à fait significatif.

Frédéric Boyer fait explicitement le choix de considérer d'abord les *Confessions*, cette œuvre admirable d'Augustin qui a traversé les siècles, **comme une œuvre littéraire**. C'est vrai que le projet de ce point de vue là est déjà extrêmement intéressant : il s'agit de doter une grande œuvre d'une toute nouvelle traduction, qui sans cesser d'être fidèle à l'original, essaye de retrouver cette fidélité à travers une fidélité plus grande à la langue d'aujourd'hui, sortant ainsi des habitudes contractées au fil des siècles, qui risquent toujours d'atténuer les paroles prononcées et les sens qui leur sont associés. Bien sûr, il ne s'agit pas pour autant d'oublier ce que les autres traductions (certaines sont très bonnes et très belles), ont apporté et apportent, continueront à apporter à ceux qui lisent Augustin en français, mais d'en proposer une de plus qui ne manquera pas de renouveler la perception que l'on a de l'auteur et de son oeuvre. Si bonnes soient-elles, avec le temps, certaines traductions courent le risque de ne plus dire autant à l'homme contemporain.

C'est vrai que F. Boyer est un écrivain ! Il a indubitablement l'art des phrases, de leur mouvement, l'art des symboles et de leurs valeurs, mais plus que cela, il comprend en profondeur Augustin dans sa modernité et aussi dans son éternel désir et dans son insatiable vitalité. Il dit très joliment, par exemple, évoquant l'enfance déjà tourmentée d'Augustin en Afrique du Nord, au milieu des arbres et loin de la mer (Préface, p. 20) :

« Là-bas, disait-on, un homme travailleur pouvait avoir planté plus de quatre mille arbres dans sa vie.

Que faire de sa vie est la question que se posent les enfants qui ne se voient pas planter des arbres toute leur vie et rêvent de prendre la mer. »

Cela donne tout de suite envie d'aller plus loin !

Il s'agit aussi de donner cette œuvre du 5^e siècle à *tout le monde*, et pas seulement aux exégètes, aux croyants pratiquants, aux patrologues divers qui - et c'est bien naturel – se sont forgés un certain « St Augustin », comme d'ailleurs F. Boyer s'en forge un aussi. Il dit clairement :

« Il faut sans doute accepter de se détacher de la réception écrasante, monumentale, de l'oeuvre dans notre histoire littéraire et religieuse. J'ai ainsi voulu *confesser* un peu différemment le texte d'Augustin. Prendre du recul avec les pratiques, mêmes modernes, de lecture de ce texte. » (p. 24)

Et pourquoi pas ? Qui lui en voudrait puisque nous savons qu'une œuvre littéraire, une vraie, ne vit qu'à travers les *traductions* multiples qu'on peut en donner : même si nous entreprenons de la lire dans la langue originale, parce que nous croyons que nous serons ainsi plus proches d'elle sans intermédiaire, nous nous trompons lourdement, car les mots mêmes

utilisés par l'auteur, et reçus par nous des siècles plus tard, se sont, entre l'époque de l'auteur et la nôtre, chargés de multiples significations, résonances qu'ils ne pouvaient avoir pour lui... qui ne connaissait pas tout ce que les siècles ont dit de lui, ont interprété de lui à travers les cultures traversées, à travers lesquelles les mots, concepts lancés pour exprimer sa pensée du moment, ont été façonnés, vivant leur propre histoire, dans une existence détachée de l'auteur ! Alors pourquoi penser que la seule lecture de St Augustin serait celle que l'on a déjà reçue dans l'Eglise – qui présente d'ailleurs des facettes multiples, la traduction de Louis de Mondadon (LDP) n'est pas celle de Lucien Jerphagnon (Pléiade), celle de J. Trabucco n'est pas celle du P. Tréhorel, reprise et élaborée par le P. Bouissou (Bibliothèque Augustinienne) ? Il est même extrêmement intéressant et enrichissant pour tous de découvrir une lecture neuve, faite par quelqu'un qui indéniablement aime le texte, est travaillé par lui - ce qui lui a permis de le travailler -, et qui avec une magnifique sincérité dit dans la Préface son rapport à l'Eglise – bien sûr différent du rapport de chacun de ses prédécesseurs en traduction.

Certes F. Boyer n'est pas historien de l'Eglise, n'est pas exégète, et on ne cherchera pas à le piéger sur des propos un peu décalés dans sa préface, qui feront à l'occasion réagir des connaisseurs d'Augustin, ou des spécialistes de l'histoire de l'Eglise des premiers siècles. Quand il évoque (p. 21) le Canon des Ecritures et fait comme s'il n'était pas fixé à l'époque d'Augustin, on pourrait lui opposer qu'Irénée déjà révèle ce que confirmera le Canon découvert par Muratori : dans la deuxième moitié du II^e siècle on dispose déjà pratiquement de la liste que nous connaissons pour les livres du Nouveau Testament, et donc bien sûr avant Augustin lui-même qui est né en 354. On peut aussi reprocher à F. Boyer quelques raccourcis trompeurs sur les sectes ou hérésies dans l'Eglise des premiers siècles : ce n'est pas Augustin qui est le premier à défendre la vraie foi contre les hérésies et les sectes, comme si elles avaient été acceptées avant lui (p. 17) ; précisément, Irénée lui-même (évêque de Lyon après 177) a écrit ce gros ouvrage qu'est le *Contre les hérésies*, parce qu'elles pullulaient déjà au 2^e siècle. Et Irénée n'est pas le seul et c'est vraiment tous les Pères de l'Eglise qui ont dénoncé les hérésies et marqué leurs méfiances par rapport aux dérives sectaires (on pense par exemple au courant donatiste, mais encore plus aux ariens, aux pélagiens, aux nestoriens, etc.).

La façon de présenter les rapports aux psaumes – effectivement si présents dans *les Confessions/Les Aveux* – est un peu surprenante, et sans doute Boyer qui fait de l'œuvre d'Augustin « un tissu lourd d'emprunts, de collages, de citations, de prières et de détournements rhétoriques », néglige la signification des psaumes pour le croyant qu'était Augustin, ignore un peu trop la part de la prière vraie dans la vie et l'œuvre du Docteur latin. F. Boyer, sensible d'abord à l'œuvre d'un rhéteur, fait même sienne la formule de Pierre Hadot en parlant de « pastiche des psaumes » ; ce n'est pas là le meilleur de sa Préface quand il ne veut voir dans les *Confessions* qu'une œuvre littéraire d'un homme fasciné par les fables, les spectacles, les fictions, etc. ou qu'à propos de la Bible dans l'œuvre d'Augustin il dit : « Il couture littéralement son propre texte de citations entières avec lesquelles il se fait parler et penser. Avec lesquelles il interpelle, justifie, supplie, rend grâces. Le narrateur parle les psaumes. Cette sorte de pieuse et littéraire ventriloquie lui est propre. » (p. 25).

Par ailleurs, et c'est sans doute le point principal de désaccord entre F. Boyer et moi-même : F. Boyer s'intéresse à Augustin, mais pas à Dieu et, de ce fait, donne une interprétation de la visée d'Augustin qui est faussée par rapport à ce qu'Augustin lui-même dit de l'objet des *Confessions*. On pourrait considérer par exemple qu'il y a une différence essentielle entre Augustin et quelqu'un comme J.J. Rousseau¹ (qui a aussi écrit des *Confessions*) : je pense

¹ Que n'évoque d'ailleurs pas F. Boyer quand il parle du genre des *Confessions* : il cite plutôt les ancêtres et les contemporains d'Augustin que ceux qu'il aurait pu influencer dans les siècles qui suivent.

personnellement qu'au cœur des *Confessions* d'Augustin on ne trouve pas Augustin mais Dieu, tandis qu'au cœur des *Confessions* de Rousseau... il n'y a que Rousseau ! Rousseau veut se justifier, se faire connaître, se découvrir aux autres ; Augustin veut faire connaître les merveilles de Dieu et appeler par là même les autres, ses frères, ses semblables, à louer le Dieu et Seigneur maître de toute la création ... On comparera :

J.J. Rousseau :

« Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme ce sera moi. »²

Et Rousseau continue :

« Moi seul. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu. »³

St Augustin de son côté, précise dans les *Rétractations* (où il revient sur toute son œuvre, pour la commenter ou la corriger) : « Les treize livres de mes *Confessions* louent le Dieu juste et bon à propos des maux et des biens en moi, et excitent à son égard l'intelligence et le cœur de l'homme... » (cité in Pinckaers, p. 37).

Et voilà ce qu'Augustin dit lui-même dans *les Confessions* (I, i, 1, traduction Tréhorel/Bouissou, texte rendu un peu différemment par F. Boyer) pour expliquer son projet :

« Te louer, voilà ce que veut un homme,
 parcelle quelconque de ta création,
 et un homme qui partout porte sur lui sa mortalité,
 partout porte sur lui le témoignage de son péché,
 et le témoignage que tu résistes aux superbes.
 Et pourtant, te louer, voilà ce que veut un homme,
 parcelle quelconque de ta création.

C'est toi qui le pousse à prendre plaisir à te louer
 parce que tu nous as faits orientés vers toi
 et que notre cœur est sans repos
 tant qu'il ne repose pas en toi.

Donne-moi, Seigneur, de connaître et de comprendre
 si la première chose est de t'invoquer ou de te louer,
 et si te connaître est la première chose ou t'invoquer.
 Mais qui t'invoque s'il ne te connaît ?
 [...]

Je veux, Seigneur, te chercher en t'invoquant,
 et t'invoquer en croyant en toi :
 car tu nous as été prêché.
 Elle t'invoque, Seigneur, ma foi, que tu m'as donnée,

² Soulignons que Rousseau bien sûr, connaissait *les Confessions* de St Augustin !

³ Tout début du livre I des *Confessions* de J.J. Rousseau : la comparaison avec le début des *Confessions* d'Augustin ci-dessous n'en est que plus frappante.

que tu m'as inspirée par l'humanité de ton Fils,
par le ministère de ton Prédicateur.

Je suis donc gênée de voir F. Boyer insister pour dire que la confession est « invention de soi-même » et qu'Augustin s'engouffre dans la question « qui suis-je ? » (p. 26). A mon sens, ce que nous apprenons en lisant les *Confessions* d'Augustin c'est bien plus **qui est Dieu**, que qui fut exactement Augustin ! on peut d'ailleurs, comme le fait F. Boyer – que je suis complètement ici -, s'interroger parfois sur l'authenticité de tous les faits rapportés par Augustin.. Il n'est pas sûr, quoi qu'en pensent certains biographes, que les *Confessions* sont l'oeuvre d'Augustin la plus utile pour nous révéler l'histoire de sa vie ; personnellement, j'en doute et je ne suis pas la seule à considérer comme relativement secondaire le *détail* de la vie d'Augustin par rapport à sa biographie ; mais c'est sans doute important par rapport à sa relation à Dieu ! Si les *Confessions* ont traversé les siècles, ce n'est pas parce qu'Augustin s'épanche, c'est parce qu'avec l'oeuvre d'Augustin nous sommes tous, de fait, invités à tracer notre propre chemin vers Dieu, ce Dieu qui n'est pas *le dieu* d'Augustin (on notera la minuscule fréquente chez Boyer), mais le Dieu unique que cherchent tous les hommes (et Augustin de ce point de vue là est un homme comme chacun d'entre nous)... même s'ils cherchent sans toujours bien savoir ce qu'ils cherchent, ni QUI ils cherchent... C'est sur ce chemin d'une vie que l'on trouve progressivement Celui qui de son côté nous cherche (nous désire et nous aime) depuis toujours, Celui qui nous a *trouvés* puisque c'est Lui qui nous a faits... et c'est donc avec Lui (comme Augustin) que nous cherchons à comprendre l'homme que nous sommes, « parcelle de la création », pour comprendre le Créateur de toute chose.

Certes ce que je dis là peut sembler n'être qu'un point de vue de croyant... Quand F. Boyer se dit « chrétien catholique » il tient aussi à souligner qu'il n'a connu pourtant « aucun appel, aucune invitation » - pourtant, en « avouant » ici, en « disant sa foi », Boyer ne fait-il pas ici, curieusement, réponse à l'appel, au don reçu ? Il dit encore qu'il n'a pas vraiment hérité non plus d'une mère ou d'un père une « foi transmise avec passion et constance ». Il parle à son propos de « foi passive » et déclare « avoir abandonné l'idée de devenir fidèle à ce Dieu, à son assemblée » (il veut sans doute par là dire qu'il est ce que beaucoup de gens appelleraient un « croyant non pratiquant » - même s'il ne me semble guère heureux de coller des étiquettes à ce qui est toujours unique : la relation spécifique de chaque être humain avec Dieu). Quoi qu'il en soit, cela importe bien peu car F. Boyer écrit de si belles choses sur Dieu avec Augustin qu'il serait bien dommage de se priver de cette lecture, et de lui reprocher de n'avoir pas lu tout ce qui a été écrit sur Augustin ou encore de s'écarter des traductions plus « traditionnelles », qui tendent parfois à défendre une certaine « image pieuse » d'Augustin, en contradiction évidente avec la personnalité hors du commun de l'évêque d'Hippone !

Il convient seulement, comme je l'ai fait moi-même, toute affaire cessante, de se précipiter sur la traduction de F. Boyer, de savourer cette nouvelle lecture qu'il nous offre, dans un texte magnifiquement écrit : ces *Aveux*, ainsi devenus grande oeuvre de la littérature *française* tout en étant très fidèles au texte *latin* sont l'occasion pour le traducteur/traductologue de méditer sur la possibilité et la richesse de traductions multiples pour mieux découvrir une oeuvre ancienne⁴. Ce serait grave en outre de réserver les Pères de l'Eglise aux croyants engagés, qui les ont souvent tant malmenés ou ignorés, alors que les Pères eux-mêmes, en leur temps, parlaient et écrivaient pour tous ceux qui voulaient les écouter et bien sûr pour les païens, les indécis, les chercheurs, les critiques, les hérétiques : si Augustin lui-même n'avait pas écouté

⁴ Je resterai **aussi** pour ma part fidèle à la traduction de Tréhorel/Bouissou que j'ai tellement lue et méditée, que je ne puis m'en séparer tout à fait. Mais F. Boyer m'apportera la nouveauté qui oblige de temps en temps à redécouvrir les richesses d'un texte. Je pense qu'il ne faut pas « choisir », mais **tout** prendre !

prêcher Ambroise de Milan, il ne se serait sans doute jamais retourné vers Dieu... et n'aurait jamais écrit ni les *Confessions* ni ses autres livres qui forment cette oeuvre majeure.

Alors écoutons Augustin à travers la traduction que donne Frédéric Boyer...

Dans sa Préface, F. Boyer dit encore très justement (pp. 25-26) ce qu'est la *confession* avant de conclure :

« La confession chrétienne ne sert pas seulement à avouer ses fautes mais également à faire entendre la louange à Dieu. Sa célébration. » (p. 26)

Si nous ne le suivons probablement pas quand il dit qu'il convient de comprendre la confession comme « une invention de soi-même à travers les figures littéraires et religieuses de l'aveu. » (p. 26), en revanche son « aveu » envisagé comme reconnaissance de quelque chose (et pas seulement de la faute) est bien dans la ligne du terme *confessio* chez Augustin et dans la langue classique : le *confesseur* est celui qui reconnaît sa foi chrétienne. Parler de cette « pratique d'écriture sur soi qui est transformatrice » (p. 27) est déjà plus exact, même si c'est encore insuffisant car ici Frédéric Boyer **omet Dieu** ! Mais dégager les *Confessions*, par le choix du mot *aveux*, des connotations qui vont avec pour nos contemporains (« les sinistres boîtes à pénitence » d'André Mandouze qu'évoque aussi F. Boyer !) est une entreprise louable, salutaire et je dirais même lumineuse et fulgurante dont on peut remercier Boyer. C'est vrai que « avouer Dieu » « prend alors une force inédite » (p. 27).

F. Boyer dit très bien d'ailleurs que « L'oeuvre d'Augustin rappelle qu'il ne saurait y avoir de conversion sans l'aveu personnel de sa propre vie qui prend la double forme inédite d'une narration et d'une prière » (pp. 27-28). Je dirais simplement en plus (parce que, pour moi, croyante, c'est bien ce que je mettrais en premier lieu) : il ne peut y avoir de conversion *sans le pardon de Dieu qui précède la faute* – ce qu'Augustin précisément a découvert – et c'est pourquoi il avoue sa propre vie !

F. Boyer dit magnifiquement et on comprend alors combien Augustin l'a touché :

« Dieu est là où l'humanité s'oublie et se perd. Radicalité : il n'y a de dieu que là. Le dieu qui se fait homme pour rejoindre enfin moins l'humanité elle-même que la place désertée, abandonnée de l'humanité par elle-même, et sans laquelle l'humanité, paradoxalement n'est rien. » (p. 30)

Ceci dit, il n'y a plus qu'une chose à faire désormais pour chacun, c'est de lire la magnifique traduction de Boyer et ainsi de (re)découvrir totalement cet Augustin de chair et de sang, dont on subodorait certainement la sensualité et la violence quand on s'est nourri de son oeuvre, mais qui jamais auparavant n'avait été manifesté pour tous avec autant de force, de clarté, voire de brutalité, dans sa passion pour Dieu. On se contentera de citer ce magnifique passage, très connu, du livre X, en pensant que désormais on ne pourra plus le lire autrement :

« Trop tard je t'ai aimée
beauté si ancienne et si neuve
trop tard je t'ai aimée

Regarde.
Tu étais à l'intérieur, j'étais dehors à ta recherche.

J'étais difforme, je me jetais sur l'élégance de tes formes.
Tu étais avec moi, je n'étais pas avec toi.

Ce qui me retenait loin de toi pourtant n'existerait pas sans exister en toi.
Ton appel. Ton cri.
Tu as broyé ma surdité.
Eclair. Splendeur.
Tu as fait fuir mon aveuglement.
Parfum. Je t'ai respiré. Je t'ai inhalé.
Je t'ai goûté. Ma faim, Ma soif.
Tu m'as touché. J'ai pris feu dans ta paix. »

[Marie-Christine Hazaël-Massieux](#)
Professeur des Universités